

DA ROSA, VICTOR PEREIRA ET LAPOINTE JEAN, *Du partage au profit. Éléments d'anthropologie économique*. Porto: Presses de l'Université Fernando Pessoa, 1996, 131 pp.

DA ROSA, VICTOR PEREIRA ET LAPOINTE JEAN, *L'ordre et le désordre. Le politique en anthropologie*. Munich: Lincom Europa, 1999, 155 pp.

Ces deux ouvrages font partie d'une entreprise plus vaste des auteurs, à savoir, rédiger une série de manuels qui couvriront l'ensemble des domaines de l'anthropologie. Ainsi, outre les deux volumes sous considération, ils en ont publié un autre du même type, en 1997, consacré à l'art¹; et en préparent deux qui traiteront respectivement d'anthropologie sociale² et psychologique.

Da Rosa et Lapointe qualifient ces manuels d'"instruments pédagogiques" et ils le sont au sens très strict du terme: leurs textes sont d'une remarquable clarté d'exposition, très concis (une centaine de pages) et bien structurés (l'ordre des chapitres et sections étant à la fois logique et légitime). En outre, et peut être même surtout, ces textes sont suivis de plusieurs appendices qui feront le bonheur tant des étudiants que des professeurs de quelque institution d'enseignement supérieur que ce soit. Lesdits appendices sont au nombre de quatre: un "Lexique", des "Questions" (dans le premier ouvrage, 30; dans le second, 60), une "Bibliographie" (exceptionnellement longue, incluant des titres tant classiques que récents, et portant sur des aspects divers des sous-domaines d'étude), et enfin, cet outil si rare dans les ouvrages universitaires en français, un "Index".

Ces appendices sont simultanément détaillés, rigoureux et en rapport direct avec les textes, ce qui fait de chaque volume un tout bien intégré, donnant une impression d'achevé et de poli, impression qui manque malheureusement souvent aux manuels en français dans la discipline. Faire référence à une telle impression pourrait paraître trivial dans le contexte d'un compte rendu tel celui-ci; cependant, le sujet nous semble

¹ Da Rosa, Victor Pereira et Lapointe, Jean, *Esthétique et culture: Initiation à l'anthropologie de l'art*. Porto, Portugal: Presses de l'Université Fernando Pessoa, 1997.

² Le titre de ce volume sera *Perspectives culturelles. Une introduction à l'anthropologie sociale*.

d'importance. En effet, nombre de manuels en français ne sont pas toujours exempts d'une certaine condescendance, implicite et vague peut-être, mais non moins palpable, laissant l'étudiant – et plus généralement le lecteur – avec la perception que l'anthropologie est d'une complexité telle que le manuel en question ne peut raisonnablement qu'en donner un exposé fort élémentaire. Certes, un livre d'introduction – surtout lorsqu'il est bref, et ce, quelle que soit sa qualité – ne peut rendre compte du foisonnement théorique et de la richesse empirique d'une discipline aussi importante que l'anthropologie. Mais ce foisonnement est parfois entaché d'"impatiences théoriques"³ plus liées à des stratégies de "carrières académiques" qu'à de véritables préoccupations intellectuelles, ce qui mène à des méandres conceptuels – et à l'occasion des rigidités idéologiques – qui encombrant plus la discipline qu'ils ne la servent. En d'autres mots, l'idée de l'"extrême complexité" de la discipline peut être à l'occasion un leurre ne contribuant pas vraiment au dynamisme de l'anthropologie. Quoi qu'il en soit, Da Rosa et Lapointe évitent ce biais et les deux manuels sont exempts de toute condescendance, mais aussi de toute concession facile. En somme et pour paraphraser la citation classique de Boileau, les auteurs ont bien conçu leurs manuels, s'énoncent clairement, adoptent une approche conceptuelle cohérente et structurent très logiquement les théories et contributions empiriques dont ils traitent.

La qualité de cette structure est très évidente dans les textes des deux ouvrages, ouvrages qui sont à ce point de vue assez semblables. Après de courtes pages d'introduction traitant rapidement de l'histoire des sous-domaines d'étude et de leur niveau d'institutionnalisation, la première partie étudie ce qui pourrait être qualifié d'éléments constitutifs du sous-domaine, ceux-ci étant considérés tantôt dans une perspective plus empirique (tel que dans *Du partage au profit*: il s'agit ici de types d'adaptation au milieu: chasse, cueillette, élevage, horticulture et agriculture), tantôt dans une perspective plus théorique (tel que dans *L'ordre et le désordre*; il s'agit ici du pouvoir, la loi, le "leadership", le genre, le gouvernement et la guerre). La seconde partie décrit les arrangements sociaux ordonnant ces éléments constitutifs; le premier ouvrage souligne plutôt leurs aspects systémiques (réciprocité, redistribution et échange marchand), tandis que le second insiste plutôt sur

³ Le terme est emprunté à Arthur Stinchcombe qui l'utilise dans le cadre d'une description de la sociologie académique aux États-Unis. Voir son article "A Structural Analysis of Sociology", *The American Sociologist*, Tome 10, mai 1975, p. 57-64.

la diversité de leurs formes (tribus, organisations de parenté, groupements de non-parenté, associations volontaires, chefferies et État). La troisième partie expose les grands courants théoriques ayant dominé – et qui dominent à présent – la discipline. Et enfin, la quatrième montre la pertinence et les applications possibles des contributions des deux sous-domaines; cette partie est particulièrement étoffée dans le second volume où de nombreuses pages sont spécifiquement consacrées à deux problématiques majeures: “Les défis de la mondialisation” (1999: 73-84) et “Autochtones et souveraineté” (1999: 86-95).

De par la nature même de ces ouvrages, il serait vain d’essayer de résumer ici les principales idées qu’ils exposent. Pourtant, ils méritent des commentaires supplémentaires, et ce, même si les auteurs écrivent que leurs manuels ont des “ambitions très modestes, puisqu’il s’agit de mettre à la portée d’un public francophone un recueil de matériaux qui nous ont servi dans l’enseignement des cours d’anthropologie et qui sont d’ordinaire plus facilement disponibles aux anglophones. Nous sommes fort conscients des limites innovatrices de cette entreprise ... ” (1996:2-3). Dans ce cas, la modestie des auteurs et de leur propos a peut-être été la condition d’une entreprise plus importante que ce qu’ils veulent laisser entendre, ceci étant à tout le moins ce que les commentaires qui vont suivre tenteront de montrer.

Que Da Rosa et Lapointe aient excellemment réussi dans leur propos de rédiger de bons “instruments pédagogiques” nous semble évident; et qu’ils l’aient fait en français ne fait qu’ajouter de l’intérêt à la chose. En outre, ils l’ont réussi en intégrant diverses polarités qui ne sont pas aisément conciliables: montrer les apports fondamentaux de l’anthropologie, principalement l’anglo-saxonne, tout en ne négligeant pas les auteurs francophones; traiter des sujets qui “rallient beaucoup de spécialistes” tout en soulignant ceux qui “provoquent chez les universitaires plus d’intérêt que d’autres” (1999: 3); sélectionner les thèmes de façon parfois arbitraire, et cela surtout pour des raisons d’espace, tout en couvrant suffisamment ceux qui sont au cœur des deux sous-domaines; et finalement, expliquer la pertinence incontournable de la discipline dans l’étude des sociétés archaïques et traditionnelles tout en suggérant adéquatement sa contribution à la connaissance des sociétés contemporaines.

Malgré ces contraintes (ou peut-être à cause d’elles), ces courts ouvrages devraient susciter l’intérêt intellectuel des chercheurs et enseignants universitaires; il en fut certainement ainsi dans notre cas, ce qui est un

hommage qui doit être rendu aux deux auteurs. L'origine et la cause de cet intérêt semblent se trouver au-delà des qualités pédagogiques de leurs livres. De ce fait, cet origine et cette cause méritent d'être explorés avec plus d'attention, ceci étant tout au moins notre perception après la lecture de ces volumes, à savoir, une lecture faite par un sociologue, spécialisé en études paysannes, du développement international, et ayant toujours considéré les anthropologues avec une certaine envie, envie pour la rigueur de leurs contributions empiriques, pour leur spécialisation dans l'étude d'"autres" sociétés, et pour les questionnements auxquels cette étude nous force. Ce qui renvoie, par contraste, à la logique sur laquelle est fondée la majorité des publications universitaires: la tyrannique obligation de contribuer aux débats les plus récents, c'est-à-dire, l'omniprésent "*cutting edge*" des milieux de la recherche. Que cette "tyrannie" constitue l'une des conditions des progrès de la science est incontestable et que ces derniers soient l'une des raisons d'être des universités ne l'est pas moins. Cependant, une lecture même superficielle des volumes de Da Rosa et Lapointe ne peut manquer d'amener le chercheur en sciences sociales à reconsidérer bien des points de vue, et ce, quelle que soit sa discipline, et même quels que soient les types de problèmes sur lesquels il se penche, y inclus lorsque ces problèmes semblent essentiellement de nature "contemporaine". En d'autres mots, les deux ouvrages ne devraient pas seulement être utiles aux étudiants et enseignants universitaires *stricto sensu*, mais aussi à de nombreux chercheurs, les rendant ainsi pertinents à des niveaux très divers de l'activité intellectuelle. En somme, la pertinence de ces manuels est multidimensionnelle: ils jouent un rôle de points de repère objectifs et "éloignés"; ils suggèrent des concepts, théories et approches qui sont utiles, et qui le sont de façon parfois étonnement directe; et finalement, ils proposent des pistes, à l'occasion fort concrètes, pour la solution de problèmes sociaux liés à la modernité, voire la post-modernité.

Divers textes d'introduction à la discipline (pas nécessairement en français) possèdent ce même potentiel, bien que dans ce cas l'extrême concision et la qualité des volumes les rendent particulièrement intéressants. Da Rosa et Lapointe sont conscients de ce potentiel et ils le montrent en évoquant la capacité explicative de divers concepts et théories anthropologiques dans des sujets d'étude tels, par exemple, que la guerre, le commerce international, l'État, les rapports de classes, l'ethnicité, les migrations, le développement international; et, ainsi que mentionné antérieurement, "Les défis de la mondialisation" et "Autochtones et souveraineté". En fait, la liste pourrait être considérablement allongée parce que les auteurs soulignent souvent ces pertinences contemporaines des sous-domaines d'étude par des remarques

courtes et qui donc ne leur prennent que peu d'espace, ce qui n'enlève cependant rien à leur à-propos.

Il est intéressant de noter dans ce contexte qu'il ne semble guère exister de rapport entre la pertinence des concepts, théories et approches, et les types de sociétés auxquels les anthropologues se réfèrent, à savoir que ces sociétés soient archaïques, traditionnelles ou modernes. Un tel fait mérite d'être souligné parce que l'anthropologie n'a cessé depuis au moins la Seconde guerre mondiale de chercher à renforcer son niveau d'institutionnalisation et de le faire en s'"adaptant" aux nouvelles réalités sociales, d'où des études urbaines (particulièrement de bidonvilles), du développement international, des contacts de cultures (y inclus dans des contextes très modernes), des systèmes bureaucratiques, etc. En fait, les "nouveaux" sujets d'étude de l'anthropologie sont exceptionnellement nombreux et divers, témoignant du dynamisme de la discipline. Cependant, force est de constater que malgré ce dynamisme, l'institutionnalisation de l'anthropologie continue de présenter un caractère paradoxal: elle est faible, alors qu'elle avait historiquement *commencé* à de très hauts niveaux (cfr. les multiples fonctions des anthropologues à l'époque coloniale et à leurs contributions à l'effort de guerre des États-Unis entre 1941 et 1945), ensuite un processus assez radical de désinstitutionnalisation. D'où la question de savoir quelle relation peut exister entre, d'une part, l'aspect radical de ce processus et, d'autre part, l'éclatement de la discipline ainsi que sa recherche, par ses "nouveaux" sujets d'études, d'une pertinence qui serait nouvelle elle aussi.

La lecture des ouvrages de Da Rosa et Lapointe sont des plus instructifs dans le cadre de ce débat. En effet, pour brefs et "pédagogiques" qu'ils soient, ils n'en illustrent pas moins – et fort bien – que l'étude des sociétés primitives et traditionnelles a donné à l'anthropologie une impressionnante panoplie d'instruments d'analyse dont l'utilité pour comprendre les sociétés contemporaines, en particulier leurs caractères post-modernes, est incontestable. Ainsi, par exemple, les thèmes d'études actuellement en émergence et/ou dominants en sociologie sont: les rapports sociaux de sexes et les femmes, le corps, les "communautés ethniques", la gouvernance (particulièrement aux niveaux d'analyse les plus bas), l'environnement, l'écologie sociale, le microentrepreneuriat et les technologies appropriées (spécialement dans les pays en développement).

Il est clair qu'il s'agit de thèmes que l'anthropologie a intensément étudiés depuis ses origines, que ce soit directement ou indirectement. En

conséquence, on est en droit de s'interroger sur la légitimité d'un éclatement aussi prononcé de la discipline et de sa recherche pluridirectionnelle de sujets d'étude "actuels". Il a parfois été affirmé que la caractéristique la plus remarquable de l'anthropologie est sa méthodologie d'enquêtes intensives sur le terrain, enquêtes sur des populations soit marginales soit pauvres. Une telle caractérisation de la discipline est certainement très valable. Mais l'intérêt que suscite la lecture des ouvrages de Da Rosa et Lapointe pourrait impliquer que ce qui fait l'intérêt de l'anthropologie, et donc sa pertinence, ce sont peut-être - et même avant tout, particulièrement aujourd'hui - ses innombrables études de sociétés primitives et traditionnelles. Ces études ont fait des contributions exceptionnellement importantes et elles sont typiques de (et en réalité presque exclusives à) la discipline; et elles semblent maintenant être des plus utiles, même indispensables, à toute réflexion sérieuse sur divers aspects évidents des sociétés en voie de post-modernité, mondialisation et autres évolutions de même nature, "réflexion sérieuse" signifiant avant tout ici une réflexion libérée de ce que le "*cutting edge*" académique peut avoir de plus néfaste.

En résumé, la qualité et la concision des deux ouvrages - et par extension toute présentation systématique des contributions-clés de l'anthropologie - devraient constituer des bouffées d'air frais au sein des sciences sociales, et tendre à faire le pont entre l'étude de divers phénomènes sociaux contemporains et notre connaissance des sociétés archaïques et traditionnelles. En ce sens, si l'anthropologie s'est développée et fortement institutionnalisée lorsque le monde s'est trouvé "globalisé" par le colonialisme, elle semble aussi capable aujourd'hui d'aider les sociétés à confronter une "autre" mondialisation. Et, dans la même veine, si l'on parlait fréquemment voici 30 ou 40 ans de modernité de la tradition, peut-être pourrait-on maintenant évoquer la post-modernité de certains aspects des sociétés archaïques et traditionnelles.

JOSÉ HAVET